

baie du Tonnerre par suite d'une violente tempête. L'orage dura deux jours, sans qu'il leur fût possible de quitter cette île déserte. A peine avaient-ils laissé ses bords le 30 juillet, que le vent se déchaîna de nouveau et menaça d'engloutir leur frêle esquif.

Ils se trouvèrent pendant quelque temps dans un danger imminent. Heureusement la traversée n'avait que trois lieues et le vent s'apaisa peu à peu.

Ils furent reçus au fort William par M. McKenzie facteur de la compagnie. A ce poste ils changèrent leur canot qui était vieux, pour un autre qui avait eu moins d'usage. Ils y perdirent à cet échange, car ce dernier faisait beaucoup d'eau et retarda leur marche. Le P. Aubert y baptisa plusieurs sauvages. Le chef de la tribu de cet endroit, quoiqu'aveugle, vint leur rendre visite. Il témoigna combien il regrettait l'absence de son fils, son successeur au pouvoir. Ces sauvages avaient construit près du fort une grande cabane qui leur servait de chapelle et où ils se réunissaient 2 à 3 fois tous les dimanches pour y réciter le chapelet et autres prières et pour y chanter les louanges de Dieu, qu'ils regrettaient de ne pas connaître davantage.

Ces exercices de religion se faisaient en commun et étaient présidés par le chef. Avant leur départ, une jeune sauvagesse demanda, les larmes aux yeux, la grâce du baptême. Son ignorance complète de tout ce qui tient à la religion força le P. Aubert, de lui refuser cette grâce. "Que le sort de ces pauvres gens est triste, s'écrie le noble missionnaire, et qu'il devrait faire rougir tant de chrétiens à même de profiter de tous les secours de la religion !"

Le 30 juillet, ils remontaient la rivière Kaministigoya. Ils eurent un grand nombre de portages à faire dont le dernier, qui a près d'une lieue, s'appelle le portage des chiens. Le 2 août, ils campaient à l'extrémité du très joli lac des chiens. Écoutons ici, notre jeune missionnaire, épancher son cœur au souvenir de sa patrie et de sa mère.

"Je fis ce soir-là, ce qu'il m'est arrivé de faire bien des fois dans notre voyage et particulièrement lorsque nous nous trouvions sur les bords des lacs. Après que les ténèbres de la nuit avaient commencé à envelopper la terre de leur voile, pendant que nos hommes réparaient leurs forces par un doux repos, alors je me promenais seul, sur le rivage. Ma pensée se reportait sur notre cher Canada. Je m'arrêtais de temps en temps pour écouter le bruit plaintif des vagues. Je disais aux flots les sentiments de mon cœur. Je leur nommais ma mère, mes parents, mes amis, mon pays. Je m'entretenais avec eux, comme s'ils se fussent arrêtés à mes pieds pour prendre en passant, les nouvelles que je voulais envoyer au pays..... Le 4 août ils suivirent une des branches de la rivière, qui se termine à un marais. Après un portage, ils tombèrent dans le lac de "L'eau froide" et sur le soir, ils atteignirent un petit lac qui est précisément à la hauteur des terres.